

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS ZOÉ

*Les Légataires*, 2001

*Les Larmes de ma mère*, 2003,  
Prix Dentan, Prix du public de la RTS  
Points Seuil, 2006, Zoé Poche, 2022

*La Joyeuse Complainte de l'idiot*, 2004  
Points Seuil, 2011

*Le Nom des pères*, Mini Zoé n° 63, 2004

*Il est bon que personne ne nous voie*, 2006

*Cher Boniface*, 2009

*Deux sœurs*, 2011

*Le Tapis de course*, 2013

*Louis Soutter; probablement*, 2016, Zoé Poche, 2021  
Prix suisse de littérature, Prix Bibliomedia,  
Prix Régis de Courten

*Sans Silke*, 2019  
Prix Rambert  
Finaliste du Prix des cinq continents

*Les Vies de Chevrolet*, 2021

AUX ÉDITIONS L'ÂGE D'HOMME

*Quartier Terre*, 1993

*Le Café du professeur*, 1995

*Ci-gisent*, 1998  
Prix Rod

MICHEL LAYAZ

# DEUX FILLES

**ZOE**

©Éditions Zoé, 16 chemin de la Gravière  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2024  
www.editionszoe.ch  
Maquette de couverture: Notter + Vigne  
Illustration: Sarah Carp, *La femme au foulard*, 2015.  
ISBN 978-2-88907-398-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

L'avion venait d'atterrir. Dans les toilettes de l'aéroport, j'avais regardé mon visage. De l'eau froide et quelques claques sur les joues n'ont jamais fait de mal à personne. Va pour l'eau et les claques ! Dans une demi-heure, j'embrasserai Olga, je serrerai ma fille unique contre mon corps. Sept mois ont passé. Parfois vite, et parfois lentement. Le temps des retrouvailles n'est pas moins simple que celui des séparations. Le départ d'Olga remontait à l'automne. Elle en avait marre: du savoir sans sortilèges de ses profs et du manque d'imprévu. Elle avait besoin d'un écart. D'un saut sur le côté. Ça m'avait surpris. Olga avait toujours aimé étudier, disserter, visiter des musées, aller au théâtre, sortir danser, elle participait aux luttes féministes, cherchait à être cohérente avec elle-même, se passionnait pour l'art contemporain, elle rencontrait des artistes et avait déjà écrit quelques textes pour des catalogues d'exposition. On la complimentait. Elle suivait sa voie. Rien de révolutionnaire. Elle

le disait et en souriait. Une vie à sa mesure. Et là, brusquement, une force en elle avait réclamé du détachement. En découdre avec l'inconnu.

Pour sortir des rails, pas besoin d'intelligence, du courage suffit. Olga avait établi un itinéraire : Chine, Japon, Corée du Sud et Chine à nouveau. Elle avait tenu à m'inviter au restaurant. Sous l'œil rieur de bouddhas aux ventres rebondis, on avait mangé thaïlandais, un lieu parfait pour échanger d'inutiles conseils et de pathétiques au revoir. Imaginer ma fille sur les routes d'Asie m'inquiétait, mais pas trop. J'avais confiance. Et puis elle ne partait pas seule, il y aurait Mats. Avec sa face de dandy sage, son corps frêle et ses mots posément caustiques, Mats m'irritait un peu, mais il était le compagnon de ma fille et il avait de l'expérience. Durant trois ans, il avait travaillé comme éducateur auprès de toxicomanes marqués au fer rouge. À partir de son *vécu profond* et de ses *observations*, il avait écrit un bref roman au lexique cru et au souffle court. Quand il avait voulu connaître mon avis sur son livre, je m'étais réfugié dans des généralités.

Le retour d'Asie se ferait sans Mats. Dans la moiteur chinoise, le couple avait craqué. Je te raconterai, m'avait promis Olga. Ces deux derniers mois, au téléphone, un autre prénom revenait sans cesse, un prénom de fille, toujours le même : Sélène. Ma fille, elle si mesurée, s'emportait, elle inventait des formules, refaisait le monde avec Sélène, refaisait

le monde pour Sélène, se moquait de ses propres mots, redevenait émue, éperdue, s'emportait à nouveau. Un vrai coup de foudre.

Les deux filles s'étaient rencontrées à Qufu, devant le tombeau de Confucius, dans le cimetière où cent mille de ses descendants sont enterrés. Je n'ai pas oublié. La voix d'Olga rayonnait dans mon ciel grisonnant, et puis ses paroles : On s'est vues, on s'est souri, et très vite il n'y a plus eu au monde qu'elle et moi. De Sélène, je ne savais presque rien : elle avait vingt-quatre ans, deux de plus qu'Olga, se peignait les ongles des pieds aux couleurs de l'arc-en-ciel, dormait peu, citait volontiers Confucius de bon matin, pouvait improviser un rap au milieu de la nuit, jeter des cacahuètes à la lune ou s'emballer devant les beautés d'un chou-rave.

J'étais impatient.

Revoir enfin ma fille.

Retrouver notre complicité.

Parler de ce qui nous importait et nous émouvait.

Contempler ensemble ce que personne d'autre ne voyait.

Les portes automatiques laissaient passer les voyageurs. Et soudain, le corps aimé a été là. Olga portait une robe d'un vert printanier. Sept mois de gargotes et d'hôtels médiocres n'avaient en rien terni son élégance. À deux pas d'elle, farfouillant

dans un sac rose, une autre femme, blonde et plus petite, en short et crocs, a levé sur moi un œil perçant. Tu sens bon, m'a dit Olga en m'embrassant. Ses premiers mots. Elle aussi sentait bon. Le visage enveloppé dans un sourire, elle a encore dit: Sélène, voici mon père; papa, voici Sélène. Sélène s'est approchée pour poser deux bises franches sur mes joues. Je n'ai eu aucun pressentiment. Ni bon, ni mauvais. Qu'Olga, Sélène et moi n'aurions jamais dû nous rencontrer, qui aurait pu le savoir?

Paris, rue de la Roquette, sixième et dernier étage, Olga a choisi de s'installer chez moi. Pas chez Sylvie, chez moi, chez son père. Comment s'organiserait sa vie dans les semaines à venir, elle s'en fichait. On verrait bien. Elle ne voulait même pas parler de la reprise des cours au début de l'automne. On était fin mars, les cours c'était pour septembre. Une éternité. D'avoir été si longtemps sa seule maîtresse avait aiguisé son autonomie. On dit que le voyage vous transforme. Le voyage, et tant d'autres choses encore. De son côté, Sélène avait rejoint sa colocation vers Vincennes. En vérité, les deux filles ne se quittaient guère, dormant tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre. La ligne 1 du métro était devenue leur meilleure alliée. Sélène adorait se pencher à la fenêtre de mon salon, regarder à gauche et à droite, passer d'un mouvement de la tête du cimetière du Père-Lachaise à la place de la Bastille, ou l'inverse. La mort et la révolution, disait-elle. Sélène a tout de suite aimé mon appartement: son odeur, ses lumières, sa sobriété,

un lieu où l'on peut se retrancher. Elle s'y sentait bien. Comme à la maison.

À toute heure du jour ou de la nuit, Olga et Sélène pouvaient débarquer rue de la Roquette. Aussitôt, une débauche de vie animait l'appartement: paroles, musique, rires, parfums de café, chamailleries, disputes parfois. J'aimais cette présence. Depuis le départ de Sylvie avec un maître-nageur de dix ans son cadet, ma joie de vivre avait baissé d'un cran. Que la mère d'Olga ait fait ses paquets pour un type plus jeune, je m'en serais presque réjoui pour elle, mais à l'idée du maître-nageur, je buvais la tasse. En famille, ma hantise des piscines avait été un sujet de moquerie. Avant tout déplacement, Sylvie mimait le ton de la tragédie quand elle avait trouvé l'hôtel idéal, calme et charmant, central et spacieux, qui avait un seul tort, celui de posséder une piscine. Il y a comme ça des plaisanteries qui épousent votre vie, ou presque, avant de virer à l'aigre. À l'époque du déménagement de Sylvie chez son maître-nageur, Olga m'avait été d'un précieux secours. Elle rappelait avec à-propos mes grandes théories sur l'ineptie de la possession. Se montrer à la hauteur de ses propres paroles relève de l'art. Je m'accrochais. Faisais de mon mieux. Bien sûr qu'on ne lance pas de bombes contre la vie qui suit son cours, mais sans être aimé avec qui les partager, les merveilles du monde s'affadissent.

L'appartement avait retrouvé de la couleur et de la gaieté. Olga et Sélène, Sélène et Olga. Nos deux prénoms se complètent et s'harmonisent, elles se le disaient. Toute une soirée, elles avaient cherché des couples de mots qui se repoussent, comme se repoussent deux aimants du même pôle. Je me souviens de short-hortensia, jupe-globe, docteur-glande, fleur-folle, crapaud-mousse, huître-loutre, cirque-Chine, nid-pneu, fistule-pic. Des tandems pour s'amuser. Pour sourire. Qui faisaient sept fois le tour des murs.

Quand les deux filles préparaient un repas, elles chantaient à tue-tête, Olga sans fausse note et Sélène sans rater un mot. Chanter fait du bien, je l'avais oublié, comme j'avais oublié le plaisir de manger chez soi des plats cuisinés. Certaines fins d'après-midi, les deux amantes arrivaient à l'appartement chargées de légumes frais, me contant les anecdotes du jour. Sélène semblait connaître toutes les petites fermes alternatives aux alentours de Paris. Contre un peu d'argent, elle allait ici ou là donner un coup de main. Olga l'accompagnait souvent, échangeant ses robes de jeune fille de moins en moins rangée contre un pantalon multipoches et un t-shirt informe. De ces journées de maraîchage, l'une et l'autre revenaient radieuses. À l'aide d'une brosse à ongles en poils de sanglier, elles frottaient leurs doigts brunis, prenaient une douche ensemble, laissaient la salle de bain inondée, parlaient binette et grelinette, kilos récoltés

et semis de panais, oïdium et mildiou, fustigeant au passage toutes les professions qui ne servent à rien. À voix haute, Olga et Sélène rêvaient d'un monde où tout n'était pas perdu. J'étais heureux pour elles. Un peu jaloux quand même. Après le départ de Sylvie, mes bouffées suicidaires éteintes et le cœur endurci, j'avais cédé à la tentation des rencontres faciles. Dépourvus d'amour, mes élans sexuels s'étaient vite rabougris. Mieux valait patienter.

Échec et Mats, a plaisanté Sélène. C'était un dimanche matin. J'avais voulu prendre des nouvelles de l'ancien compagnon de ma fille. Olga battait des cils et levait les yeux au ciel : un animal empaillé.

Olga acceptait de me raconter. Ça ne serait pas long.

La marche jusqu'au sommet du mont Tai Shan avait précédé la rupture, six mille six cent soixante marches à gravir, des escaliers si raides qu'ils mettent à rude épreuve la patience des pèlerins. Mats soupirait, sourd et aveugle aux beautés qui l'entouraient, tournant la tête aux Chinois qui l'encourageaient. Tu te rends compte ? Tai Shan, c'est la montagne vénérée, celle où les empereurs accomplissaient des sacrifices, sans parler des milliers d'inscriptions gravées sur les pierres pour confier leurs actions à la mémoire des hommes. On traverse, tout étourdi, un paysage de sinogrammes. Mats ne sentait rien. Ne comprenait rien. Au sommet du mont Tai Shan, dans un air piquant, parmi les stèles et les temples,

avec à ses pieds ce que la Chine institutionnelle a décrété être son panorama le plus prestigieux, Olga avait pris sa décision : elle continuerait seule l'aventure. Du beau Mats, elle ne voulait plus rien savoir. Qui s'est évaporé dans les vapeurs chinoises. Un bon débarras, s'est réjouie Sélène.

Olga était en verve. Elle parlait. S'amusait. Racontait. Rien n'ennuie autant qu'un récit de voyage. Pour garder son vis-à-vis éveillé, il faut savoir jongler avec les atmosphères, les intrigues, les cinq sens, les effets de surprise, il faut savoir aussi mêler les ellipses avec un luxe de détails. Et surtout, il faut donner à voir, se faire médium, ranimer ce qui a été vu. On y échoue presque toujours. Olga avait du talent. Des bouts de Chine devenaient réels sous mes yeux. Le lendemain de l'épisode du mont Tai Shan, fourbue mais délestée, Olga s'était offert une séance de pédicure. Employées et clientes du salon causaient, riaient, poussaient parfois de petits cris, rivalisaient de mimiques et de bruits de bouche, s'échangeaient des gerbes de potins, de réflexions, d'histoires salaces, de bons mots et de bonnes adresses. L'arrivée dans le salon d'une Occidentale conforme en bien des points à de discutables critères de beauté avait déclenché parmi cette joyeuse compagnie son lot de palpitations. Longue natte au milieu du dos, les yeux noirs et félins, sensuelle dans sa blouse blanche, la patronne avait d'autorité pris Olga sous sa coupe et ramené du calme.

La patronne maîtrisait son art.

Jamais pieds n'ont été mieux traités.

La pédicure achevée, suivait un massage. Après une quinzaine de minutes, la patronne a marqué une pause, a tapé une phrase sur son téléphone et a brandi la traduction en français sous le nez d'Olga. Elle lui conseillait de prendre soin de ses intestins et de son foie. De quelle manière ? avait questionné Olga. *Venez me voir aussi souvent que possible* s'était affiché sur le téléphone. Autour d'Olga, toutes les femmes y allaient de leurs commentaires et explications. C'était vivant et sonore.

En quittant le salon et sa patronne, Olga a éprouvé cette sensation merveilleuse où le corps n'est plus le nôtre, comme s'il se détachait du sol, à deux doigts de s'envoler, la chair sans poids, la plante des pieds sur un tapis de pétales, les os et les muscles en apesanteur, la fatigue mise à mort, et l'esprit, lui, planant pour de bon, tournoyant, s'élevant et débordant de joie. Même la brise chinoise avait la sensualité des caresses.

— Le temps de l'extase, a dit Sélène.

Les deux filles se sont embrassées sous mes yeux. Jamais je n'avais vu Olga montrer le moindre signe d'affection à l'un ou l'autre de ses compagnons. Avec Sélène, tout se renversait. Et quand Olga a parlé de son choc en découvrant, à Rome, l'extase de sainte Thérèse d'Avila, détaillant la sculpture du Bernin aussi précisément que sa mémoire le lui permettait, Sélène s'est assise sur la table. Elle a

remonté la nuisette empruntée à Olga pour laisser pendre dans le vide une jambe, puis elle a appuyé la tête sur son épaule gauche, a fermé les yeux, a entrouvert la bouche, mimant au mieux l'extase divine au fur et à mesure des paroles d'Olga.

— Tu n'as rien de mystique, tout d'une sorcière.

Comme deux gosses plus joyeuses que les novices de sainte Thérèse, elles se sont tiré la langue, pincé le dos et les fesses, chatouillé le ventre et les seins avant de retomber dans les bras l'une de l'autre. Un jour, elles iraient ensemble à Rome, elles se le sont juré. Olga évoquait la Villa Borghèse et le Caravage, Borromini et le clocher en spirale de Sant'Ivo alla Sapienza, ce tourbillon de beauté qu'on voudrait s'enrouler autour du cou, Sélène parlait du sable noir des plages d'Ostie, des bars et des concerts dans le quartier du Testaccio et des déambulations nocturnes au milieu des thermes de Caracalla. Pour l'heure, elles avaient prévu d'aller écouter un groupe obscur de musique indéfinie au fond d'une cave plus obscure encore. Faire la fête peut s'apparenter à un acte de rébellion, Olga le découvrirait. Malgré tout, rien n'est perdu, aimait dire Sélène. Et dans ce «tout», chacun était invité à verser ses tourments et ses angoisses.

À peine un peu plus d'un mois avait passé depuis le retour d'Olga. J'aurais dit beaucoup

plus. Je voyais ma fille épanouie. Qu'elle soit tombée amoureuse d'une autre fille ne me gênait en rien. Que les deux filles aient une personnalité si différente m'amusait. Mais il y avait autre chose. Au-delà des apparences et des comportements. Au-delà des paroles et de la bonne humeur. Un début de malaise. Insidieux. Quelque chose d'imperceptible était venu me troubler, une sorte de proximité indéfinissable de Sélène à moi. J'ai tourné la tête ailleurs. On l'ignore, mais l'évidence n'est jamais simple à discerner.